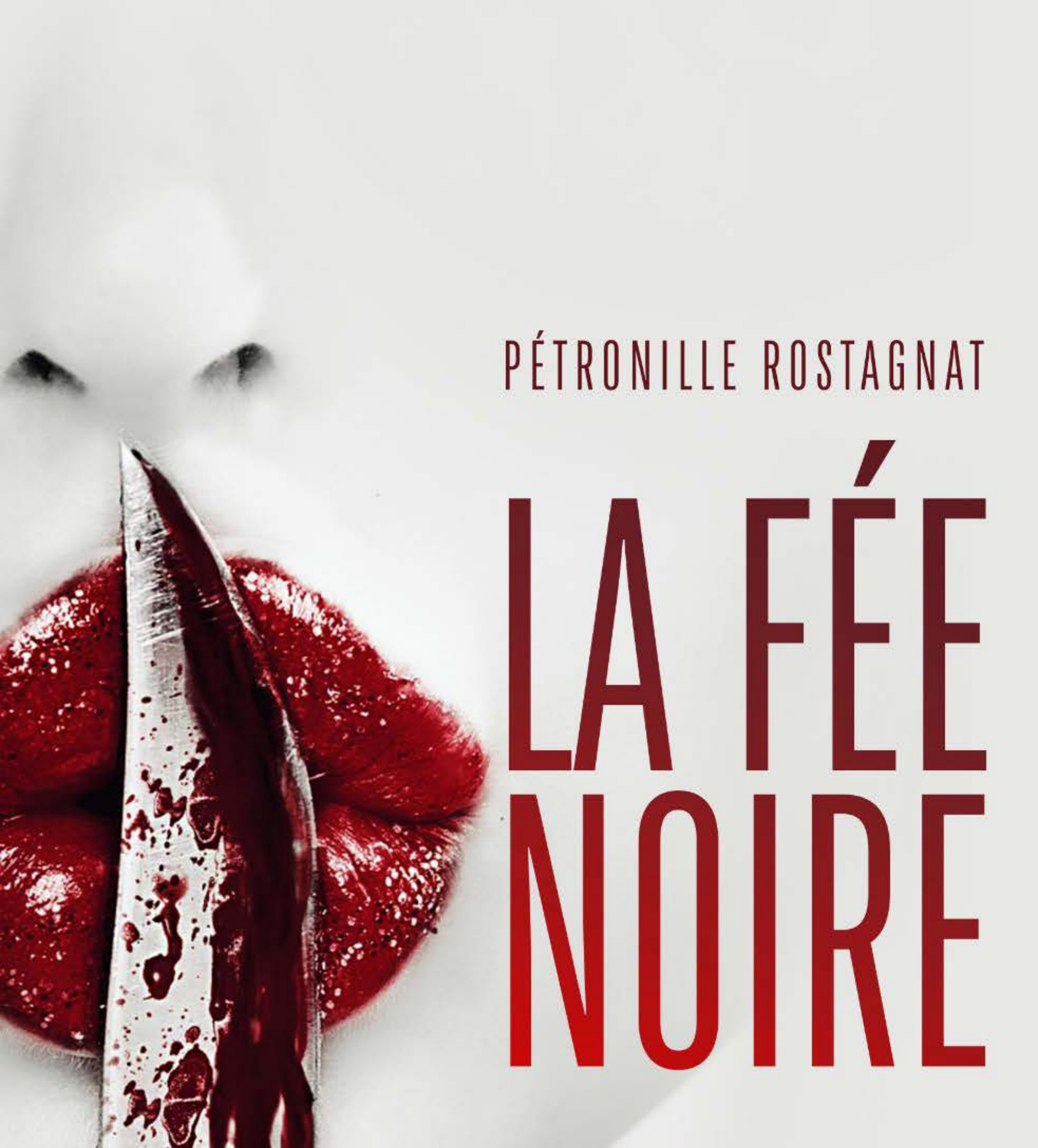




PÉTRONILLE ROSTAGNAT

LA FÉE NOIRE

LE PREMIER ROMAN POLICIER DE L'AUTRICE
**LAURÉATE DU PRIX COGNAC
DU MEILLEUR ROMAN FRANCOPHONE 2022**



Pétronille Rostagnat

La fée noire

INCARTEDE(S) ÉDITIONS

« Les affreuses marâtres, les marraines bonnes fées, les princes charmants, tout ça, ça n'existe pas. Pas plus que le Destin avec un grand D. Ta destinée, c'est toi qui la choisis. »
Gayle Forman, Les cœurs fêlés, OH! Éditions, 2011.

PROLOGUE

LE PACTE

Emma se réveilla en sursaut. Elle sentit des gouttes de sueur glisser sur son front et son dos. Elle ouvrit tout doucement un œil puis l'autre. Où était-elle ? Un fin rai de lumière passa sous les volets. Sa respiration se calma progressivement. Tout allait bien : elle était dans sa chambre, en sécurité. Elle se tourna vers sa table de chevet, son réveil indiquait 7 h 50. Emma était en retard. Elle sauta hors de son lit et alla directement dans la salle de bains se passer un peu d'eau sur le visage. « Encore ce fichu cauchemar », se dit-elle. Toujours le même, lancinant depuis la mort de ses parents il y a dix ans.

Une voiture sur une petite route de campagne ; elle était assise à l'arrière avec son walkman, écoutant une chanson de Franck Sinatra, son père était au volant, conduisant toujours un peu trop vite à son goût, sa mère était assoupie, ses boucles blondes étalées sur le côté de son épaule droite telle une poupée... et puis, le cri perçant de sa mère, la sensation d'un grand coup de frein avant le vide, le trou noir... l'éternel réveil en souffrance qui ne la quittait plus depuis ce jour tragique où elle avait ouvert les yeux dans un lit d'hôpital, orpheline. Elle n'avait que huit ans.

Cela faisait un moment pourtant que ce rêve ne l'avait plus hanté mais elle savait au fond d'elle qu'une simple période de stress dans son quotidien le faisait revenir de plus belle.

Aujourd'hui, c'est le 5 juillet 2000 : jour de ses dix-huit ans et des résultats du baccalauréat. Le Saint Graal pour Emma. Avoir la majorité et ce diplôme signifiait tant de choses pour elle : quitter l'éducation si stricte qu'elle recevait de sa grand-mère qui

l'« éduquait » depuis ce fameux jour d'août 1990 et enfin goûter à une liberté qui lui avait tant manqué depuis. Sa grand-mère lui avait tout donné d'un point de vue matériel, elle ne pouvait lui en vouloir. Elle avait eu tous les jouets qu'une petite fille rêve d'avoir, accès à tous les loisirs qui lui étaient passés par la tête : piano, danse, judo, tennis... ainsi que les derniers vêtements à la mode pendant son adolescence. Mais elle était écorchée vive. Elle vivait le manque d'amour, plus encore celui de sa mère, comme une blessure qui ne s'arrêterait jamais de saigner.

Emma s'était fait une raison pour son éducation et avait trouvé l'affection tant recherchée auprès de ses deux amies de toujours, ses deux sœurs de cœur : Capucine et Louise.

Trois caractères bien différents mais qui se complétaient merveilleusement bien. Elles se connaissaient depuis la maternelle et les années n'avaient que consolidé cette amitié si particulière. Elles avaient tout partagé : les premières frustrations de l'enfance, les premiers baisers, les premiers chagrins d'amour, les soirées arrosées, le premier joint le jour des résultats de leur brevet, les premiers tests de grossesse (négatifs heureusement), le divorce des parents de Capucine... et la perte des siens.

Emma rêvait d'une famille heureuse et épanouie. Elle fantasmaient sur sa future famille idéale : un mari doux et aimant comme son père, trois enfants minimum qui seraient complices et rapprochés. Elle désirait une fratrie unie. Ils partageraient tout ensemble, ils seraient inséparables.

Déjà 8 h 00. Emma prit vite une douche, enfila le premier jean qu'elle trouva dans son armoire. Pas le temps de se faire une beauté ce matin, elle avait rendez-vous devant son lycée dans une demi-heure pour découvrir les résultats de ce fameux bac et elle était déjà très en retard.

Elle avait travaillé comme une acharnée pour l'obtenir. Sa grand-mère lui avait promis de la laisser partir en fac de médecine à Paris si elle l'obtenait avec mention. Cela signifiait avoir son propre studio, devenir indépendante mais surtout quitter cette ville qui lui rappelait tant de souvenirs ; se sentir libre, redevenir insouciant, être anonyme parmi la foule et non plus

« l'orpheline » ; voilà ce dont elle avait le plus besoin aujourd'hui.

Capucine était déjà devant les grilles du lycée, une cigarette au bec, son petit-déjeuner comme elle l'appelait, mauvaise habitude prise depuis sa rentrée en terminale. Elle n'avait jamais autant fumé que cette année. Louise était aux abonnés absents mais cela ne l'étonnait pas ; elle était connue pour sa ponctualité et pardonnée d'avance de tous ses retards !

Après avoir embrassé son amie, Emma alluma à son tour le fameux petit-déjeuner, une Vogue light, son petit péché de snobisme quand tout son entourage était encore aux roulées. Sa grand-mère ne se doutait pas qu'elle fumait et c'était mieux ainsi.

Louise les rejoignit enfin à 8 h 30 avec son éternelle coupe de saut du lit.

– J'ai rien loupé, j'espère ?

– Tu as de la chance, ils sont en train d'afficher les feuilles des résultats à l'instant même, ma petite, répondit Capucine qui était un peu la chef de bande. Allez les filles, voici notre destin qui arrive.

Quatre heures plus tard, les trois amies étaient en pleine discussion dans leur bar favori, une bière à la main, le cendrier au milieu de la table rempli de filtres de toutes les tailles. Leur conversation allait bon train sur leur avenir respectif ; elles avaient toutes les trois décroché leur bac avec mention assez bien. Si chacune avait un projet professionnel bien distinct – Capucine se voyait avocate spécialiste du droit de la famille, Emma chirurgien et Louise journaliste – elles s'imaginaient toutes maman à trente ans. Leur éducation versaillaise ne devait pas être étrangère à cette envie.

– Faisons un pacte, les filles, déclara Emma légèrement éméchée à seulement 13 h 00. Promettons-nous d'être heureuses en amour et d'avoir au moins un enfant l'année de nos trente ans.

– Promis ! crièrent à tue-tête les trois amies, levant leur ultime verre de bière.

Elles rirent si fort que toute la salle se tourna vers elles. Pouvaient-elles imaginer que ce pacte anodin fait à dix-huit ans allait engendrer le meurtre de quatre personnes dont l'une

d'entre elles ?

Douze ans plus tard, mercredi 18 juillet 2012, 20 h 00, au Ritz, place Vendôme, 1^{er} arrondissement

— La même chose, s'il vous plaît.

Le barman lui tourna immédiatement le dos et commença à préparer au *shaker* son Dirty Martini. Nathan aimait ce cocktail très en vogue aux États-Unis et qui devait son nom à la saumure, ce jus de conservation des olives dénoyautées que l'on mélangeait à la vodka et au martini. Cela donnait au cocktail sa couleur trouble bien typique.

Il en était à son troisième verre et sa tête commençait à tourner légèrement. Manger quelques cacahuètes lui ferait peut-être du bien. Il avait passé une journée sans intérêt à enchaîner les détartrages, à s'occuper de caries et de plombages qui avaient sautés, choses bien futiles pour un dentiste reconnu par ses pairs et qui ne s'occupait généralement que de dents de célébrités télévisuelles qui considéraient leur sourire comme faisant partie intégrante de leurs atouts professionnels.

Nathan faisait cependant moins la fine bouche qu'avant pour ses consultations. Les temps étaient durs, c'était la crise, comme disait le gouvernement, et il avait des dépenses fixes exorbitantes.

Il avait toujours aimé le luxe et le bar Hemingway du Ritz place Vendôme, situé à cinq minutes à pied de son cabinet, était vite devenu son lieu de prédilection pour son apéritif du soir. Il y aimait les boiseries et les fauteuils en cuir, la sculpture en bronze du

visage d'Hemingway regardant vers l'assemblée et les photos en noir et blanc d'écrivains célèbres qui avaient fréquenté le palace. Ce décor lui permettait de lâcher prise quelques instants et de se détendre complètement. Il y oubliait ses soucis financiers qui commençaient à le prendre à la gorge. Nathan cumulait les dettes entre son cabinet dentaire, son appartement dans le 8^e arrondissement, sa Porsche et tout simplement son train de vie. Cela engendrerait sa perte un jour, se disait-il souvent. Il avait frôlé la banqueroute il y a quelques semaines de cela. Heureusement, un petit arrangement avec un « ami » lui avait permis de sortir la tête de l'eau, mais pour combien de temps ?

Outre son côté féérique, ce bar avait aussi une signification bien particulière et pas toujours avouable pour Nathan : c'était dans ce lieu mythique qu'il donnait rendez-vous à ses maîtresses. Était-ce pour les impressionner ? Il ne savait pas trop. Nathan n'avait jamais eu de difficulté pour séduire. Il avait toujours plu à la gent féminine et ce depuis son adolescence. Pour lui, commencer la soirée par la dégustation d'un cocktail dans le meilleur bar au monde, selon le magazine *Forbes*, pour finir entre les cuisses d'une femme dans une des chambres du Ritz, était la définition même du paradis.

Son téléphone vibra sur le bar. Cela devait être Clémence qu'il attendait depuis une demi-heure déjà. Il aimait la ponctualité et il commençait à s'impatienter. Clémence était une de ses patientes mais surtout une de ses maîtresses favorites. Elle travaillait dans les bureaux de Chanel, rue Cambon. Elle était venue en urgence un soir pour une histoire de couronne décollée causée par un caramel mou pris avec son café. Ils avaient bien ri de ce péché de gourmandise qui avait mal tourné et étaient allés prendre un verre. Femme mariée avec des enfants, Clémence représentait la conquête parfaite pour Nathan. Ces femmes désiraient sortir de leur routine quelques heures dans ses bras mais ne demandaient ni promesse ni engagement en retour, bien au contraire. Clémence n'avait pas été difficile à mettre dans son lit et ils avaient pris l'habitude depuis quelques mois de se retrouver une fois par semaine pour un peu d'évasion.

Soirée filles de dernière minute pour fêter le retour de Louise de Pékin. Rentre tard, ne m'attends pas mon lapin.

Nathan ne s'attendait pas à recevoir un texto de Capucine mais cela l'arrangeait bien. Il allait pouvoir proposer à Clémence de rester un peu plus longtemps ce soir. Pourquoi pas un dîner après leurs ébats ?

Cela faisait maintenant deux ans que Capucine partageait sa vie et six mois qu'elle s'était installée chez lui. Ils formaient un couple très complice, envié par leurs amis ; mais Nathan ne pouvait lui être fidèle, c'était un homme à femmes, c'était au-dessus de ses forces. Capucine était une brillante avocate de trente ans spécialisée dans le droit social. Elle l'avait sauvé, il y a deux ans justement, d'une sale histoire de harcèlement sexuel vis-à-vis de sa secrétaire. Depuis le procès, ils ne s'étaient plus quittés. Ils s'étaient disputés dernièrement. Les sujets mariage et bébé en étaient les causes. Nathan ne supportait pas qu'on lui mette la pression à ce sujet. Il n'était pas prêt. Lui-même fils unique de parents divorcés, il ne voyait pas la famille avec un grand F comme un modèle idéal de vie. Capucine ne lâcherait pas l'affaire facilement. Il l'aimait et, malgré ses tromperies, il ne voulait pas la perdre. Mais un enfant... Ce sujet était loin d'être clos entre eux.

Bien noté ma chérie. Profites-en bien. Ai retrouvé un vieux copain. Vais aller prendre un verre. On se retrouve à la maison.

À peine avait-il fini de taper sur la touche d'envoi du téléphone qu'il sentit une main se poser sur son épaule.

— Désolée de t'avoir fait attendre. Une urgence de dernière minute au bureau, impossible de te prévenir avant.

Clémence était plus belle que jamais avec ses joues légèrement rougies. Elle avait dû courir pour ne pas arriver plus en retard encore. Elle portait une robe en cuir moulante qui mettait en valeur ses seins et ses hanches. Qui pouvait lui résister à cet instant précis ? Pas lui, en tout cas.

— Excuses acceptées mais à une seule condition... Tu feras aussi attendre un peu plus ton mari ce soir et tu restes dîner avec moi.

— Voici votre Dirty Martini, Monsieur.

— Merci, Lionel. Une coupe de Champagne pour Madame, s'il vous plaît.

— Et si on allait boire ce Champagne dans la chambre que tu nous as réservée ?

Clémence se sentait d'humeur coquine. Elle avait des dessous sexy, achetés la veille pour l'occasion. Pourquoi ne pas les dévoiler très vite ? Nathan ne se fit pas prier. Il savait qu'il allait l'éblouir ce soir, il lui avait préparé une surprise. Il avait, en effet, pu réserver pour quelques heures la suite Coco Chanel. Il avait soigné le concierge du Ritz un soir en urgence d'une rage de dents ce qui lui donnait à présent accès à quelques privilèges en retour, en toute discrétion évidemment.

— Si Madame veut bien se donner la peine d'entrer.

Clémence passa la porte de la suite et resta bouche bée. Laques de Coromandel, cristaux de roche et grands miroirs s'offrirent à elle. Elle resta au milieu du salon ne sachant que faire de son sac à main. Elle avait l'impression d'être une enfant à qui on venait d'ouvrir les portes du château de la Belle au bois dormant. Il y a une heure encore, elle était assise à son bureau, les yeux fatigués par des heures d'ordinateur, ne rêvant que d'un bain chaud. Là, elle entendait le valet parler d'un hammam et d'un jacuzzi. Elle émit un petit cri de plaisir qui fit rire Nathan. Ce dernier semblait chez lui. Il écouta par politesse le valet lui présenter les différentes pièces de la suite mais il donnait l'impression de déjà les connaître. Il lui tendit un billet de cinquante euros et le reconduisit à la porte qu'il verrouilla.

— Ce soir, tu es ma prisonnière.

Il s'avança vers elle en la fixant droit dans les yeux. Elle ne pouvait lui échapper. Il passa sa main droite dans son cou et l'embrassa avec fougue. Il lui mordit la lèvre inférieure. Clémence frissonna. Il approcha sa langue près de son oreille et, après avoir grignoté son lobe, lui susurra :

— Et si tu commençais par un strip-tease ?

Clémence recula de surprise mais se prit au jeu. Elle poussa Nathan sur le fauteuil derrière lui et éteignit la lumière à côté d'elle. Un peu de pénombre ne serait que plus érotique. Elle

enleva sa veste et la jeta à ses pieds, puis lui tourna le dos. Elle releva ses cheveux et entreprit de descendre sa fermeture éclair centimètre par centimètre. Nathan s'enfonça dans le fauteuil, son sexe se durcit. Une épaule, puis l'autre, la robe tomba.

Elle se retourna et gonfla sa poitrine. Elle avait confiance en son corps. Elle passa un doigt sur ses lèvres, puis dessina une courbe entre ses seins jusqu'à son nombril. La sonnette se fit entendre. Le charme était rompu. Nathan sourit.

— Va dans le jacuzzi, ma belle, ça doit être le room service, j'ai commandé du Champagne et des fraises. Je te rejoins dans cinq minutes.

Ses yeux pétillaient de malice. Clémence se dirigea en sautillant vers la salle de bains. Ils avaient quelques heures devant eux après tout, rien ne pressait.

— Votre plateau, Monsieur. Comme d'habitude.

Clémence se figea. Comment cela, comme d'habitude ? C'était ridicule, elle le savait, mais elle était blessée par cette petite phrase anodine. Elle se doutait bien qu'avec un tel homme, elle n'était pas la seule, mais là, c'était lui renvoyer en pleine figure qu'elle était une partenaire de sexe parmi tant d'autres. Elle fit couler l'eau dans le jacuzzi. Elle retira son soutien-gorge puis son string. Son corps lui apparut de plain-pied dans le miroir. Elle avait eu trois enfants mais elle restait belle. Ses seins étaient fermes, ses fesses musclées. Elle n'avait pas à rougir. Nathan arriva avec une coupe de Champagne dans chaque main, une fraise entre les dents.

— Tu as pensé à la crème chantilly, j'espère, taquina-t-elle.

*

À 2 h 00 du matin, Nathan descendait les marches du parking de la place Vendôme en titubant légèrement. Niveau moins un, niveau moins deux, niveau moins trois. Il fut obligé à trois reprises de se retenir à la rampe d'escalier. Il se remémora la soirée et revit le petit rire nerveux de Clémence en découvrant la suite, sa fausse pudeur en retirant sa robe afin de dévoiler un ensemble Aubade de

la dernière saison. Il sentait encore son parfum, Chance de Chanel évidemment. Il rougit en pensant à la suite. Rien de tel que quelques coupes de Champagne pour désinhiber ces petites bourgeoises. Il allait falloir qu'il change de chemise en rentrant ; elle avait laissé une marque de rouge à lèvres sur son col. Mauvais effet pour Capucine.

Il ne sut pas trop comment il réussit à rejoindre le troisième sous-sol mais il se trouva enfin devant la porte de l'entrée du niveau moins trois. Il voulut se griller une dernière cigarette avant de rejoindre sa voiture pour retrouver un peu ses esprits. Il était bien éméché et ne savait pas trop s'il allait réussir à prendre le volant. Il savoura ces deux minutes de calme assis sur les marches. Il regarda sa montre, il était temps de rentrer à la maison. Capucine allait commencer à s'inquiéter. Il jeta sa cigarette sur le sol et l'écrasa avec sa chaussure. Il fouilla avec énervement les poches de sa veste.

— Mais où est-ce que j'ai fourré ma carte d'abonné ? On ne voit strictement rien dans ce parking. Poche droite, non, poche gauche, non, dans mon jean... non toujours rien. Je ne l'aurais pas laissée dans la voiture quand même ? Oh, fait chier... J'aurais dû prendre un taxi, grogna Nathan.

Un bruit typique de talons aiguilles se fit entendre dans l'escalier. Serait-ce Clémence qui aurait changé d'avis et décidé de prolonger la soirée ? Il l'imaginait déjà venir se blottir dans ses bras, l'embrasser à nouveau, caresser son entrejambe. Non, il devait rentrer. « Ce ne serait pas raisonnable de remettre ça », se dit-il tout en pensant le contraire. Il sourit.

— Salut, mon lapin.

Son sourire se figea. Tout son corps se contracta. C'était bien la dernière personne qu'il pensait croiser ce soir et encore moins dans ces conditions.

— Pas content de me revoir ?

Elle s'avança telle une féline qui s'approche de sa proie, tout en sensualité. Elle était là, devant lui. Il ne réagit pas. Il était sur la défensive. Mais qu'est-ce qu'elle faisait là ? Il s'attendait à recevoir un interrogatoire en bonne et due forme.

— Détends-toi, mon lapin. Je ne dirai rien. Ce sera notre petit secret.

Elle glissa une main dans ses cheveux et approcha ses lèvres. Il la laissa faire. Elle, elle n'avait pas bu ce soir. Son haleine était douce et chaude.

— Je te sais plus entreprenant, lui susurra-t-elle à l'oreille.

Soudain, une douleur immense dans son ventre le submergea. Nathan ne put retenir un cri de douleur. Il se cambra. Vit le couteau plein de sang. Une main le saisit par les cheveux. Elle sourit et le jeta en arrière en s'aidant de sa jambe droite. Sa tête cogna violemment le mur. Il tomba de tout son long sur le sol. Il était à moitié assommé mais la douleur était telle qu'il retrouva vite ses esprits. Il ne soupçonnait pas qu'elle puisse avoir une telle force. Il voulut se relever. Vite, réagir. Lui prendre le couteau. Se défendre. Mais elle était rapide et souple. Elle leva la jambe et enfonça son talon dans sa plaie. Il hurla.

— Tu jouis, mon lapin ? C'est bon, hein ?

Elle enfonça encore un peu plus son talon dans ses entrailles.

— Allez, crie. Je veux t'entendre hurler. Ça m'excite !

Il porta ses mains autour du talon par instinct. Il voulait l'enlever, ne plus souffrir. Mais il n'avait plus de force, il allait s'évanouir.

Elle retira sa chaussure. La douleur était encore plus intense. Il eut la sensation de se vider littéralement de son sang. Il porta ses mains sur son ventre. Il voulait naïvement stopper l'hémorragie. Il fallait se concentrer, vivre, respirer. Il pria pour qu'elle parte, là, maintenant. Il pouvait encore s'en sortir. L'estomac n'était pas touché. En tout cas, il l'espérait. Il voulut la supplier de le laisser mais aucun son ne sortit de sa bouche, juste un cri plaintif. Elle éclata de rire. Elle lui parla mais il n'entendit rien. Tout était flou, confus. Avec son pied, elle revint à la charge et lui écrasa l'épaule droite l'obligeant à lui faire face.

— Regarde-moi, hurla-t-elle.

Deuxième coup de couteau. Près de sa poitrine cette fois-ci. C'était la fin. Il sut qu'il allait mourir, là, par terre, sur ce sol sale et froid. Il ne comprit pas comment il en était arrivé là. Qu'avait-il

bien pu commettre comme erreur pour finir ainsi ? Il était comme paralysé. Il abandonna son corps à son meurtrier. Elle ne partirait pas. Elle était là pour en finir. Il l'avait compris dans son regard.

Un dernier souffle...

